

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Archambault L'insondable

Gilles Archambault

Volume 28, Number 5 (167), October 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31061ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Archambault, G. (1986). Archambault : l'insondable. *Liberté*, 28 (5), 8–12.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1986

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

ARCHAMBAULT

L'insondable

Je connais Gilles Archambault depuis plus de cinquante ans. Au début, nos relations furent un peu distantes. Il n'écrivait pas alors, semblant préférer les longs moments de silence suivis de cris qui traduisaient déjà chez lui un besoin d'affirmation très singulier. Vers sa troisième année, il découvrit le monde des lettres sous la forme de petits cubes qu'il apprit très tôt à identifier. Petit à petit, l'œuvre s'édifiait à son rythme et loin du murmure tapageur de l'institution littéraire.

Méconnu, Archambault? C'est l'évidence. Il n'a jamais brossardisé son talent et ne confie sa vision du monde qu'aux rares acheteurs de ses livres. Loin de courtiser ces derniers, il cherche même à les semer en cours de route. N'en est-il pas rendu à son sixième éditeur et ne cesse-t-il pas périodiquement d'écrire afin d'abandonner à d'éventuels lecteurs des ouvrages d'écrivains débutants? La foule embarrasse l'auteur de *la Fuite Immobile*. Son idée du bonheur, il l'a souvent répété, consisterait à dormir dans l'œil gauche de la statue de la Liberté, à condition qu'il n'y vente point trop.

De l'enfance et de l'adolescence de ce météore de nos lettres, je dirai peu. Seul l'homme mûr m'importe. L'écrivain de haut vol qui écrivit en 1959 que le duplessisme avait assez duré a toujours été pour moi un phare. Son attitude par rapport au pouvoir politique est en tout point exemplaire. De sa vie, il ne s'est approché que de deux hommes politiques. Les deux furent ministres de la Culture. Faut-il y voir un signe?

Du premier, Gérard Godin, rencontré dans le métro, il n'accepte qu'un *chewing gum* et deux minutes de conversation. L'autre, Clément Richard, profita d'un moment d'inattention pour lui asséner un prix qui le traumatisa fort.

Il faut quand même que je dise que Gilles Archambault a été un jeune homme bien élevé, qu'il n'a jamais bu de bière à même le goulot et qu'il a porté la cravate (en tweed écossais) jusqu'à la fin des années soixante. La chevelure un peu longue qu'il affichait alors n'était qu'une concession aux mœurs de l'époque. Il m'a maintes fois confié qu'il était nettement favorable aux tenues vestimentaires soignées et que son laisser-aller relatif à ce chapitre n'était qu'une manifestation supplémentaire de sa délicatesse. Ne jamais heurter les autres, telle est sa règle de vie, imitée de Benjamin Constant, son maître.

Si en cercles fermés, Archambault n'a jamais craint de pourfendre les gloires politiques du moment, il a été très discret dans ses écrits sur cet aspect de sa vie intellectuelle. Un tantinet élitiste, il a toujours cru que ces hommes qui vendent leur peuple pour le plaisir d'apposer leur signature au bas d'un parchemin que leur tend une Reine de carnaval n'ont aucune importance. Un jour qu'il était en verve, il m'a dit qu'il n'y avait qu'un seul grand homme au Québec et qu'il se nommait Pierre Péladeau. Si grand qu'il méritait de donner son nom à une maladie, le pédalisme, sorte de sida pour intellectuels. Il ajoutait (était-il sérieux?) que l'Union des Écrivains pourrait aussi administrer ce fonds-là.

L'essentiel de son action, bien sûr, ce sont ses livres. Il nous les a proposés à un rythme assez régulier. S'il n'avait pas dû tendre le biberon la nuit à ses enfants, n'aurions-nous pas eu des livres plus abondants? Je tressaille parfois à la pensée de ce qu'auraient pu donner ces vingt pages de *la Vie à Trois* que nous ne lirons jamais. Il m'a confessé dans un moment d'abandon qu'il écrivit *Parlons de moi* dans un salon de coiffure désaffecté. Ajoutant en riant (car il a de l'humour, le bougre) que cela ne faisait pas de lui un

raseur, il n'en rêvait pas moins pendant des heures devant cette chaise dans laquelle s'étaient assis des générations de clients. Combien étaient morts, combien perpétuaient leur vie inutile et niaise? La mélancolie, on le sait, a toujours été pour lui un état privilégié. Il a toujours aimé rêver. *Stupeurs* est le résultat direct de nuits agitées. Est-ce le pyjama rose acheté lors d'un voyage à Miami ou son amour des sauces à la crème qui lui a fourni cette riche inspiration? Le saura-t-on jamais! Archambault n'est pas bavard.

Lorsqu'en 1981, on lui décerna le prix Athanase-David, il crut à une plaisanterie. Et puis qui était ce David au prénom si archaïque? Lui dont les tirages confidentiels étaient la gloire, ne risquait-il pas d'être confondu dans la masse de ces faiseurs de livres qui envoient des fleurs aux femmes des critiques et qui vont parler de littérature québécoise en banlieue sud de Dakar? Lui qui se croyait si pur, lui qui *est* pur? Pourtant il eut la faiblesse d'accepter, même si la liste des écrivains par ce prix honoré ne lui plut vraiment pas. Cette faille dans le système de défense d'Archambault m'a inquiété à l'époque. Pourquoi avait-il trahi? Son image d'homme intègre, timide et réservé n'allait-elle pas souffrir de cet éclairage trop violent? Un monde de références s'écroulait. Si un homme de sa trempe se compromettait, que ne pouvions-nous pas craindre de ceux et celles qui exhibaient leurs fesses dans les pages culturelles de nos gazettes? Archambault s'en expliqua un soir devant une bouteille de Chivas Regal, qu'il rangeait toujours sur la plus haute tablette de son garde-manger entre une statue phosphorescente de la Vierge Marie et une boîte de Corn Flakes. Ce baroque si peu semblable à ce qu'il montrait d'habitude de sa puissante nature fait aussi partie de l'homme Archambault. Ce goût des honneurs qui lui vint sur le tard, disait-il, n'était qu'une façon de se rapprocher de ses semblables, qu'il se reprochait d'avoir trop négligés. Pendant les mois qui suivirent la remise du prix, il se mit même à s'intéresser à la Suède, pays des femmes blondes et de la dynamite.

A ce moment de sa vie, et à ce moment seul, il aurait pu être la cible des professeurs à qui la littérature offre un gagne-pain stable, que ne vient menacer qu'une éventuelle privatisation de la culture autochtone. Certains se hasardèrent à lui écrire ou, pire, à lui téléphoner. Les invitations qu'il reçut de comparaître devant des élèves ne furent jamais honorées. Il écrivit alors quelques lettres froides et polies, que les récipiendaires peuvent vendre cinq dollars pièce à la Bibliothèque Nationale. Les universitaires continuèrent donc à s'occuper des livres d'Hubert Aquin et de Réjean Ducharme et à faire des fleurs à ceux de leurs confrères dont ils pouvaient espérer quelque retour d'ascenseur. Archambault a beaucoup ri des travers du milieu, mais n'en est-il pas chagriné parfois? Vers minuit, alors que la ville dort, ne verse-t-il pas quelques larmes émues?

S'il est muet sur sa vie privée, Archambault n'a jamais fait mystère de sa francophilie. N'a-t-il pas toujours conservé dans une petite boîte à pilules achetée aux Galeries Lafayette un peu de la terre de France prélevée au parc du Luxembourg? Peu sensible, on l'a vu, aux soucis de carrière, il n'aurait pas détesté qu'un de ses ouvrages fût en France et aurait même consenti à paraître à *Apostrophes* entre Bukovski, Denise Bombardier, Philippe Sollers et la cousine germaine de Jean d'Ormesson. Archambault dans la *Pléiade*, dit-il sur un ton de badinage qui n'abuse personne, ce ne serait pas mal, on y trouve bien les œuvres de Yourcenar!

Ses livres, il faut le dire, il n'y fait jamais allusion. Très pudique, il ne les mentionne qu'en paraissant s'excuser. Ce n'est certes pas lui qui accepterait de mettre ses propres ouvrages au programme ou de s'exhiber dans les auditoriums des maisons d'enseignement entre deux concerts rock. Écrivain de la tour d'ivoire peut-être, mais fier des options qu'il a fait siennes, gardien farouche de ce travail au noir mal rétribué que l'on accomplit chez soi dans un sentiment de l'honneur et qu'aucune acceptation publique ne pourra couronner à son juste mérite. Œuvre négli-

gée, oubliée que celle-là? Et son auteur, travailleur de l'ombre? C'est là son plus beau titre de gloire ainsi qu'il me le confiait l'autre jour devant les caisses de ses invendus. Si vous aviez vu ce sourire énigmatique, ce plissement des lèvres. Vraiment, Archambault est insondable.

GILLES ARCHAMBAULT